

Mémoire Spiritaine

Volume 18 *Itinéraires de vocations spiritaines au XIX^e siècle*

Article 13

2003

Recensions

Jean-François Zorn

Philippe Delisle

Jacques Gadille

Jean-François Zorn

Catherine Marin

See next page for additional authors

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine>

 Part of the [Catholic Studies Commons](#)

Recommended Citation

Zorn, J., Delisle, P., Gadille, J., Zorn, J., Marin, C., Coulon, P., & Gadille, J. (2003). Recensions. *Mémoire Spiritaine*, 18 (18). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine/vol18/iss18/13>

This Chroniques et commentaires is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Mémoire Spiritaine by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

Recensions

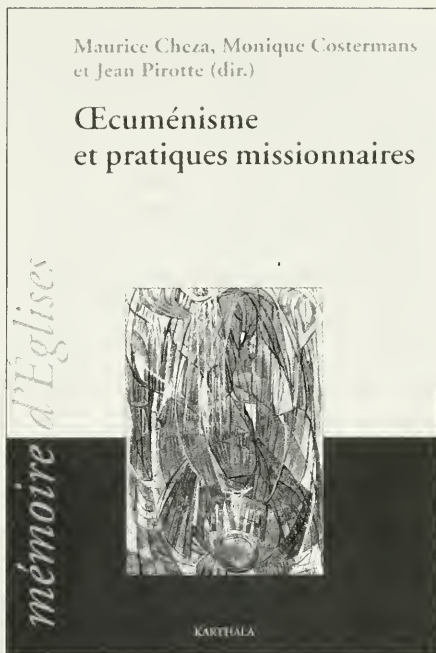
Authors

Jean-François Zorn, Philippe Delisle, Jacques Gadille, Jean-François Zorn, Catherine Marin, Paul Coulon, and Jacques Gadille

Maurice CHEZA, Monique COSTERMANS, Jean PIROTTE, (dir.), *Œcuménisme et pratiques missionnaires*, Actes du Colloque du CRÉDIC organisé avec la collaboration du Centre Vincent Lebbe (Louvain-la-Neuve, 27 au 27 août 2000), Paris, Karthala, 2002, 24 cm, 379 p. (Collection Mémoire d'Églises).

Les liens étroits entre œcuménisme et mission à l'époque contemporaine font partie des hypothèses historiographiques aujourd'hui admises. Jadis lieu des plus grandes confrontations entre les chrétiens, la mission est depuis un demi-siècle celui des collaborations œcuméniques les plus actives et originales. C'est ce que les actes de ce colloque annuel du Centre de Recherches et d'Échanges sur la Diffusion et l'Inculturation du Christianisme (CRÉDIC) tentent de montrer.

Dans une 1^{re} partie (Jalons) *Maurice Cheza* montre que la marginalisation globale du christianisme au nord de la planète et son déploiement au sud ont eu un impact sur l'œcuménisme et sur la mission, le premier devenant une nécessité, la seconde un problème. Les deux communications suivantes de *Marie-Jo Hazard* et de *Joseph Famerée* retracent les jalons du mouvement œcuménique "non catholique" depuis la création du COE en 1948, la première d'un point de vue factuel, la seconde d'un point de vue théologique. Malheureusement ces exposés prennent seulement acte de l'élargissement du dialogue entre chrétiens mais peu des changements de paradigmes missionnaires que ce dialogue a pu provoquer.



Les communications de la 2^e partie (Les voies de l'institution) sont plus convaincantes sur ce point notamment celles d'*Eddy Louchez* qui montre comment la question œcuménique a pu infléchir la réflexion missionnaire du Concile Vatican II qui a abouti au décret *Ad Gentes* où il est clairement affirmé que la nécessité du témoignage missionnaire implique l'unité de tous les chrétiens. Ainsi la vision d'une mission conquérante s'efface dans un texte tel que "Témoignage commun et prosélytisme" (1970) analysé par *Claude Soetens*, mais sa réception et sa mise en œuvre par les Églises ne s'est pas véritablement faite. La traduction de la bible est sans doute l'un des progrès

conjointes les plus significatifs de l'œcuménisme de la mission, comme le montre *Ype Schaaf*, en tout cas depuis l'accord de 1968 entre l'Alliance Biblique Universelle et l'Église catholique.

Michel Taguiafing repère de manière précise les références à l'œcuménisme dans les textes préparatoires et finaux du synode africain de 1994 et conclut que, malgré le fait que ce thème ne fut pas prioritaire, il courut à travers tous les textes comme un fait incontournable et un appel de l'Esprit-Saint.

Sur le continent nord-américain, l'expérience de l'Église Unie du Canada relatée par *Mwinda Lezoka* montre, pour autant que cette Église parvienne à dépasser le dénominationalisme, qu'elle saura préserver le caractère unifiant sur les plans spirituel et culturel de son témoignage.

Les cinq communications de la 3^e partie (Pensées et expressions) sont consacrées à la place de la question œcuménique dans des revues missionnaires, quatre catholiques (*Missi, Église vivante, East Asian Pastoral Institut, SEDOS*) et une œcuménique (*Wereld en Zending*). Cette dernière, belgo-néerlandaise de langue flamande, présentée par *Jaap van Slageren* a la particularité de promouvoir le débat missiologique jusque dans les Églises du fait de son lien avec l'Institut de Missiologie et d'Œcuménique de l'Université d'Utrecht. Les premières se font toutes l'écho de Vatican II et de la crise missionnaire des années 1960 et témoignent à la fois de la vitalité et de la fragilité de l'œcuménisme dans les pays du Sud.

Onze communications constituent la 4^e partie (Terrains et expériences) et relatent un œcuménisme missionnaire de la base en Europe (Allemagne, Belgique, France), en Afrique (Cameroun, Madagascar, Rwanda), en Amérique du sud (Pérou).

Signalons deux expériences originales, l'une de "recatholicisation" de Français par des missionnaires évangéliques américains présentée par *David Bjork* et l'autre de dialogue œcuménique des pentecôtistes allemands, dialogue sans lequel, selon *Raymond Pfister*, le pentecôtisme irait à sa perte.

L'ouvrage s'achève sur des bilans et perspectives recueillis au cours d'une table ronde et synthétisés par *Jean Pirotte*. Celui-ci prend acte du développement des initiatives œcuméniques et missionnaires mais constate également le repli confessionnel surtout catholique et prône un œcuménisme des personnes qui choisissent leurs alliés plutôt que des structures.

Jean-François Zorn
Faculté de théologie protestante
de Montpellier

Diane Batts MORROW, *Persons of Color and Religious at the Same Time. The Oblate Sisters of Providence, 1828-1860, Chapel Hill and London, The University of North Carolina Press, 2002, 24 cm, illustrations, 336 p.*

Fondée en 1828 à Baltimore, la congrégation des Oblates de la Provi-

dence rassemble pour la première fois aux États-Unis des femmes de couleur. Le travail de Diane Batts Morrow, basé avant tout sur le diaire de la jeune communauté, s'inscrit dans une tradition historiographique nord-américaine qui privilégie l'étude des minorités et de leurs capacités de résistance. L'auteur souligne à plusieurs reprises que les Sœurs Oblates de la Providence forment à divers titres un groupe opprimé : catholiques dans un univers majoritairement protestant, femmes dans un monde dominé par les hommes, et, enfin et surtout, personnes de couleur dans une société profondément marquée par l'esclavage et le racisme. En effet, même si la ville de Baltimore est située relativement au Nord et abrite de nombreux affranchis, elle n'échappe pas aux préjugés forgés dans le cadre de l'économie de plantation.

L'ouvrage adopte un plan largement chronologique, présentant d'abord les deux fondateurs, la mulâtresse Elisabeth Lange et le sulpicien français Hector Joubert, puis montrant les premiers développements de la communauté, retraçant les difficultés rencontrées après le décès en 1843 du directeur spirituel originel, et, pour finir, évoquant les nouvelles réalisations opérées jusqu'à la veille de la guerre de Sécession. Mais il ne s'agit pas d'une classique histoire de congrégation, puisque les aspects internes et spirituels sont délaissés au profit des relations entretenues avec un groupe noir épris d'ascension sociale, une classe blanche raciste et une institution catholique peu prompte à condamner l'ordre esclavagiste.

Comme l'indique le titre, l'auteur estime que les aspects raciaux sont prédominants pour comprendre l'engagement des Oblates de la Providence. Elle montre que les premières religieuses surent dépasser leur identité caribéenne et francophone pour s'adresser à tous leurs congénères de couleur, et précise d'ailleurs que, contrairement à certaines assertions, la communauté a rapidement bénéficié du soutien financier de l'élite affranchie. Elle souligne en outre qu'en rompant avec l'image de femmes noires irrémédiablement vouées à une existence immorale et en développant des structures d'éducation de qualité pour les jeunes filles puis pour les jeunes garçons de couleur, les Sœurs Oblates de la Providence ont participé à leur manière, sans heurts violents ni prises de position politique, à l'émancipation de la minorité afro-américaine.

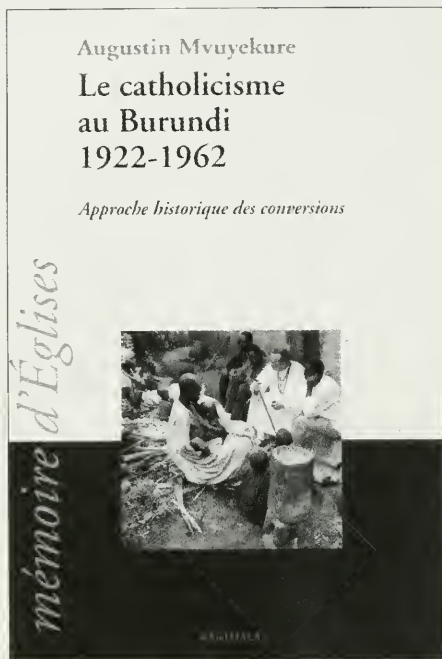
Philippe Delisle

Université Jean Moulin-Lyon III

Augustin MVUYEKURE, *Le catholicisme au Burundi, 1922-1962. Approche historique des conversions*, Paris, Karthala, 2003, 24 cm, illustrations, graphiques, cartes, 293 p. (Préface de Jacques Gadille ; Postface de Jean-Pierre Chrétien) (Collection Mémoire d'Églises).

Nous reprenons ci-dessous l'essentiel de la Préface que le professeur Jacques Gadille a donnée à cet ouvrage : elle en constitue une bonne

présentation ; elle en souligne aussi bien les points forts que les points faibles.



Cette histoire de la première évangélisation au Burundi n'aurait pas été publiée, sans les persévérants efforts d'un groupe d'amis, fidèles à la mémoire de l'auteur : prêtre burundais, celui-ci a disparu dans des circonstances dramatiques, un an après avoir brillamment soutenu son travail en Sorbonne, en octobre 1988.

Au-delà de la démarche de piété, l'intérêt scientifique présenté par cet ouvrage justifiait son édition. En effet, comparativement à l'histoire contemporaine du Rwanda, les travaux portant sur le royaume voisin sont beaucoup

moins nombreux, comme l'attestent les collections publiées chez Karthala. Or cette recherche s'impose par l'ampleur des matériaux, puisés tant dans les archives administratives du pays mandataire et dans l'important fonds romain des Pères Blancs, libéralement mis par eux à la disposition des chercheurs, que sur le terrain, auprès des témoins encore vivants de cette récente histoire. Ils constituent une mine de renseignements. Exploités avec rigueur et méthode, ainsi que l'atteste le nombre de tableaux statistiques, de graphiques et de cartes, ils restituent les phases de l'adhésion de la population de l'Urundi au catholicisme : d'abord minoritaire et réservée, au temps de la colonisation allemande et dans l'immédiate après-guerre, elle se traduit, comme au Rwanda, par « une tornade de conversions », au cours de la décennie 1930 et dans les quelques années qui la précèdent. Le ralliement des chefs à la nouvelle religion, réalisant l'utopie, d'un « royaume chrétien », chère aux disciples du cardinal Lavigerie, en donne une explication essentielle.

Mais le grand mérite de cette analyse est d'aller au-delà de la seule considération des chiffres, pour saisir le phénomène, au plus près des motivations de cette adhésion massive, qui a touché également les trois ethnies constitutives de la population. À l'aide d'une cinquantaine de témoignages oraux enregistrés, largement utilisés au fil de l'analyse, et que l'on a tenu à reproduire pour l'essentiel, en gommant les redites, dans les annexes, le lecteur

peut juger des formes de l'attrait, voire du prestige, retirés, à l'instar de celui des chefs traditionnels, de la participation à la stratégie évangélistrice mise en place par les Pères Blancs : il revient à ceux-ci le mérite d'avoir impulsé très tôt auprès des jeunes le mouvement des vocations au sacerdoce, à l'entrée dans les congrégations locales de Sœurs et de Frères, ainsi qu'une forte mobilisation de catéchistes.

Devenu majoritaire, bénéficiant de la tutelle financière de la Belgique et de la faveur des chefs, même de ceux qui n'étaient pas chrétiens, le catholicisme a connu deux situations contrastées : tout d'abord, un dédain général envers les premiers convertis a prévalu, puis, progressivement, le sentiment d'une dignité reconquise a grandi, notamment chez les femmes, assorti d'une sorte de mise en quarantaine de ceux qui n'osaient plus se déclarer « païens » ou « athées ». Comme l'auteur connaît admirablement les usages, les expressions imagées de son pays, il est à même de décrire « la nouvelle sacralité » qui, peu à peu, a composé avec l'ancien culte d'*Imana* ou de *Kiranga*. Son souci d'introspection s'exerce sur l'activité des missionnaires, leur enseignement, les dévotions, les liturgies festives qui ont très vite donné leur rythme propre à l'année ; il décrit « les sacramentaux », ces processions de la Fête-Dieu ou les rites de bénédiction des récoltes ou du bétail, qui vont bientôt remplacer les fêtes traditionnelles, comme la cérémonie annuelle des semailles, l'*Umuganaro*. Il montre cette activité apostolique des

missionnaires sous-tendue par la forte discipline communautaire imposée par leur fondateur. Mis en garde par l'essor des messianismes, ils entendaient écarter tout risque de syncrétisme, en imposant le latin, des mots transposés de cette langue ou du grec, pour désigner les sacrements, ou en substituant le mot *Mungu* à celui d'*Imana*, pour nommer Dieu. Au-delà des cadres institutionnels dont l'auteur a préalablement analysé la mise en place, c'est donc bien à « une religion vécue » — titre de l'un de ses derniers chapitres —, qu'il nous introduit.

De ce même point de vue, il fait une large part à l'interprétation critique de cette évangélisation, s'efforçant d'en montrer « les limites » et de poser un certain nombre d'« interrogations ». Une telle démarche s'imposait, dans le contexte des fortes contestations qui ont suivi la période étudiée ici, en particulier de la politique délibérément anticléricale de la Deuxième République, préluant aux violences interethniques dont l'auteur allait être lui-même victime.

Certes, on pourra juger excessives ou insuffisamment fondées certaines imputations, parlant d'« une religion intolérante », voire « agressive », d'une « pastorale de la peur » ou déplorant un esprit de domination de certains religieux, du vicaire apostolique lui-même, Mgr Gorju. Mais ne sont-ce pas là des réactions attendues de la part d'un jeune prêtre africain qui garde en mémoire certaines discriminations dont ses aînés, les premiers prêtres burundais, ont souffert de la part des missionnaires ? Il était naturel aussi qu'il fit état des représentations mythiques sur les relations

inégalitaires entre groupes ethniques, que les missionnaires avaient empruntées aux voyageurs et anthropologues du siècle précédent — ces mythes « hamitiques », mis en lumière par le Professeur Jean-Pierre Chrétien, l'un des maîtres d'Augustin Mvuyekure. Mais celui-ci ne mentionne qu'en passant ce poids des mentalités, face à « la promotion sociale » réalisée par le christianisme, toutes classes sociales confondues. Il préfère mettre l'accent sur un point faible, beaucoup plus lourd de conséquences, de la pastorale des Pères Blancs : il s'agit de la priorité donnée aux formes collectives de piété, à l'exactitude de la pratique sacramentaire, aux dépens d'une formation professionnelle et, plus encore, aux formes sociales et politiques de l'engagement chrétien, au sein des mouvements de jeunes. Les contingents d'élèves du petit et du grand séminaire qui, dans une forte proportion, ne sont pas allés jusqu'au sacerdoce et se sont trouvés, du fait de la formation reçue, sans qualification en ont été un premier signe. Ils seront par la suite les militants potentiels d'une politique anticléricale.

En terminant, il convient de remercier chaleureusement Élisabeth et Philippe Guigou, les artisans de cette édition à partir d'un manuscrit difficile...

Jacques Gadille

Université Jean Moulin-Lyon III

Philippe DELISLE, Marc SPINDLER, (dir.), *Les relations Églises-État en situation postcoloniale. Amérique,*

Afrique, Asie, Océanie, Actes du Colloque du CRÉDIC (Chevilly-Larue 27 au 30 août 2002), Paris, Karthala, 2003, 24 cm, 419 p. (Collection Mémoire d'Églises).

Ce gros ouvrage collectif occupe une place trop souvent laissée vacante, celle de l'étude des relations entre Églises et États hors d'Europe alors qu'un nombre considérables d'États du sud de la planète doivent leur existence au travail missionnaire.

Dans une 1^{re} partie (Aspects généraux et antécédents historiques) *Marc Spindler* tout d'abord dresse une typologie des relations Églises-État (les auteurs gardent le singulier pour l'État sans s'expliquer sur ce choix...) en partant d'un point de vue ecclésiologique définissant des types d'autorité qui peuvent prendre forme dans des structures d'État. Elle permet d'éclairer quelque peu les réactions réciproques des Églises actuelles et des États indépendants. Quant aux deux antécédents historiques, il s'agit, d'une part, d'Haïti du Concordat aux années 1880 (*Philippe Delisle*) où l'on voit la république noire se conformer au catholicisme français mais connaître également l'esprit laïque qui souffle outre Atlantique et, d'autre part, les États océaniques des périodes pré et post coloniales (*Claire Laux*) où l'on voit les Églises occuper des fonctions régaliennes dont l'auteur estime qu'elles relèvent plus de la coutume que de la foi.

Les trois parties suivantes de l'ouvrage sont des études de cas à la lecture desquels on apprend beaucoup surtout en ce qui concerne l'Asie et le

Maghreb, sujets peu étudiés et donc peu connus. En ce qui concerne l'Asie, les auteurs, *Claude Lange* et *Tran van Toan* pour les États du Sud-est asiatique (Cambodge, Laos, Vietnam) et *Jean-Paul Wiest* pour la Chine abordent la question des rapports du christianisme et du communisme. On est frappé de constater que le point commun des idéologies en conflits, leur origine européenne, a pu au temps du communisme jouer contre le christianisme alors qu'aujourd'hui c'est le contraire qui se produit. Reste au christianisme à trouver sa place pragmatiquement entre sa mission spirituelle et sa contribution à la construction d'États nouveaux.

En ce qui concerne le Maghreb les études portent sur l'Algérie (*Oissila Saaida*) et la Tunisie (*Pierre Soumille* et

Habib Kazdaghli). On voit bien en quoi la volonté des deux États d'avoir de meilleures relations avec la France et le Vatican aident à la reconnaissance de l'Église catholique sans négliger bien sûr la qualité du clergé qui fait corps avec le peuple. En revanche l'article de *Kazdaghli* consacré aux relations des Églises non catholiques avec l'État tunisien montre bien que ces Églises sont seulement tolérées et toujours considérées comme étrangères.

L'Afrique noire tient une place tout à fait à part dans ce volume, importante — 100 pages consacrées aux études de cas et 50 au rôle de l'école et des médias — et significative de relations permanentes entre Églises et États à l'origine des nations modernes.

Même dans le cas du Sénégal, (*Joseph de Benoist*) où la laïcité y fut importée et active, le catholicisme tient dans ce pays la place accordée à toutes les religions par la Constitution, une place conforme à sa situation ultra minoritaire mais qui participe à sa manière à la construction de l'identité nationale sénégalaise.

En revanche dans les autres cas étudiés, les deux Congo, l'Ouganda, Madagascar, même au cours des périodes marxisantes, les Églises tiennent le devant de la scène politique jusqu'à jouer un rôle de premier plan dans le processus de démocratisation des années 1990 en occupant des postes de responsabilité dans les conférences nationales. Entre soutien critique et instrumentalisation, les Églises ont un difficile chemin à trouver.

Les trois communications de la 5^e partie de l'ouvrage sont donc con-

SOUS LA DIRECTION DE
Philippe Delisle et Marc Spindler

Les relations Églises-État en situation postcoloniale

Amérique, Afrique, Asie, Océanie
XIX^e-XX^e siècles



KARTHANA

créées à l'école et aux médias, domaine culturel où les Églises d'Afrique noire ont joué un rôle pionnier à l'époque coloniale. Aujourd'hui le paysage est très contrasté. D'abord le christianisme n'est plus en situation de monopole face à l'islam et à la voie officielle des États. Mais les nouveaux médias (internet, etc.) sont moins contrôlables.

Dans son bilan du colloque *Jacques Gadille* voit dans le processus de reconstruction des États hérités de la colonisation une chance de recompositions nouvelles des champs religieux et politiques où les Églises ont une partie importante mais difficile à jouer.

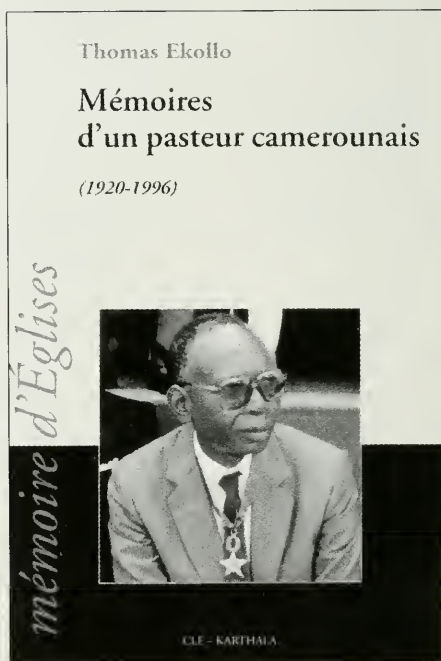
Jean-François Zorn
Faculté de théologie protestante
de Montpellier

Thomas EKOLLO, *Mémoires d'un pasteur camerounais (1920-1996)*, Paris, CLÉ-Karthala, 2003, 24 cm, 198 p. (Collection Mémoire d'Églises).

Le christianisme en Afrique a tout au plus 200 ans d'existence que déjà paraissent des biographies de ses "pères". Le manuscrit préparé et introduit par Marc Spindler est en fait une autobiographie du pasteur camerounais Thomas Ekollo que la collection "Mémoire d'Églises" a eu l'heureuse idée de retenir. Ekollo est connu des protestants européens francophones. Instituteur dans son pays, il vint en 1947 faire des études à l'École préparatoire de théologie de Saint-Germain-en-Laye, commença ses études de théologie à la

Faculté de Montpellier et les termina à celle Strasbourg en 1955. L'année suivante il compléta sa formation en philosophie à Paris.

Mais surtout il fut pendant trente ans (1958-1988), successivement, directeur du Collège Alfred Saker à Douala et l'un des hauts responsables de l'enseignement protestant au service du Conseil des Églises baptistes et évangéliques du



Cameroun. C'est dans ce cadre qu'il reçut de très nombreux jeunes coopérants français et volontaires suisses venus faire en Afrique leurs premières armes dans la solidarité entre les Églises d'Europe et d'Afrique. Chacun(e) se souvient sans doute de sa haute

silhouette, de sa belle distinction (c'est un chef coutumier !), et de sa grande sensibilité qui faisait de lui un de ces Africains du temps de la décolonisation qui connaissait bien le "cœur des Blancs", admirait la civilisation occidentale tout en demeurant une "élite africaine". En effet, il prit ses fonctions au moment où la nation et les Églises camerounaises recevaient respectivement son indépendance et leur autonomie.

Ekollo est un homme modeste qui fut traversé par de grands doutes. Il narre sans fard mais avec beaucoup de pudeur ses dix ans (1978-1988) de dépression au cours desquels il poursuivit son travail malgré plusieurs séjours en France pour raisons de santé. Enfin guéri en 1989 il assura un ministère pastoral dans la région de Douala avant de prendre définitivement sa retraite.

Ekollo n'est pas un théologien marquant, mais c'est un témoin d'une époque clef de l'histoire de l'Afrique contemporaine. Comme le souligne justement Spindler, Ekollo écrit "dans un but pédagogique, je dirais même catéchétique". Il cherche à transmettre l'esprit d'unité de sa vocation d'enseignant et de pasteur et appelle son peuple à la fidélité évangélique. Des paroles qui sonnent juste, des textes bien écrits et un témoignage crédible d'un homme de terrain qui a vécu une vie difficile et a assumé de nombreuses responsabilités pédagogiques au niveau du continent africain.

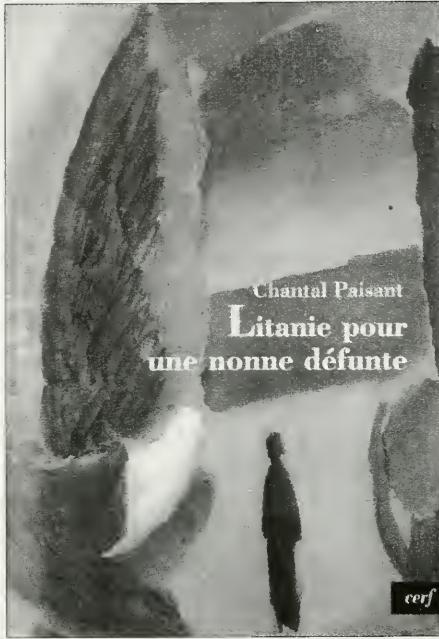
Jean-François Zorn
Faculté de théologie protestante
de Montpellier

Chantal PAISANT, *Litanie pour une nonne défunte*, Paris, Éditions du Cerf, 2003, 19,5 cm, 213 p.

Ce livre se présente sous forme de dialogue, au-delà du temps, entre une jeune religieuse Euphrosine Jouve, Aloysia de son nom de religion, qui a laissé une correspondance riche et ardente, et l'auteur qui répond, questionne ou médite les écrits de cette jeune nonne. Née en 1797 dans une famille de Lyon, où la religion est affaire de femmes tandis que les hommes, en particulier le grand-père, sont plutôt tournés vers l'athéisme et la franc-maçonnerie, Euphrosine entre à l'âge de six ans dans le couvent Sainte Marie d'En-Haut à Grenoble. Elle y est accueillie par sa tante Philippine Duchesne, fondatrice des premières maisons du Sacré-Cœur en Amérique.

La correspondance, dont la première lettre présentée est rédigée à l'âge de huit ans, dévoile dès le plus jeune âge une âme ardente, habitée de douceur et d'abnégation. Avide d'apprendre et d'entrer un peu plus dans le mystère divin, sa vocation naissante se révèle au fil des lettres, combat intérieur que Philippine Duchesne est la première à ressentir. Mais au-delà de la vocation religieuse, Euphrosine rêve de partir en mission, de suivre les traces des missionnaires du XVII^e et XVIII^e siècle, qu'elle découvre à travers les livres d'une bibliothèque offerte aux religieuses par un ancien jésuite, avant sa mort.

Entrée ainsi au noviciat à dix-huit ans, en dépit de l'opposition familiale et avec l'espoir de partir instruire « les âmes abandonnées » à l'exemple de sa



tante, Euphrosine, hélas, rencontre une autre destinée, la maladie vers laquelle elle s'achemine avec toujours la même douceur et résignation.

Chantal Paisant, qui, de façon fortuite, a découvert « à Rome dans la pénombre de la villa Lante, un matin de juillet », cette correspondance si émouvante, sort de l'ombre cette jeune vie oubliée, cet « obscur destin », en divisant ce livre en huit chapitres correspondant chacun à un jour, une étape de la vie d'Euphrosine. Cette approche lente et méditative de la mort insère des lettres savamment commentées et prolongées par l'auteur, dans une qualité d'écriture à la fois poétique et romanesque.

Catherine Marin
Institut catholique de Paris

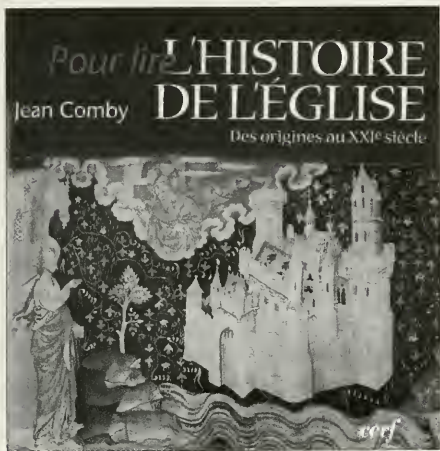
Jean COMBY, *Pour lire l'Histoire de l'Église. Des origines au XXI^e siècle*, Paris, Éditions du Cerf, 21 x 21 cm, 2003, Nouvelle édition revue et augmentée, 446 p.

Jacques GADILLE et Daniel MOULINET (dir.), *L'Histoire en christianisme. Hommage à Jean Comby*, Lyon, PROFAC, 2002, 20,5 cm, 115 p.

Jean Comby, prêtre du diocèse de Lyon, professeur à la faculté de théologie de cette ville pendant près de vingt ans, est sans aucun doute un des auteurs les plus connus de par le monde pour ses ouvrages d'initiation à l'histoire de l'Église. C'est à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires qu'a été diffusée sa synthèse *Pour lire l'histoire de l'Église* (Paris, Le Cerf, 2 tomes, 1984 et 1986) traduite en huit langues : italienne, espagnole, anglaise, portugaise, brésilienne, arabe, roumaine, chinoise.

C'est ce travail qui est aujourd'hui réédité en un seul volume. Cette édition est à juste titre dite « revue et augmentée » ; non pas tellement parce qu'y a été évidemment ajouté un chapitre sur « Jean-Paul II et la fin du deuxième millénaire » que parce qu'ont été réélabores — mises à jour et développées — les bibliographies finales de chaque chapitre.

Les collègues et amis lyonnais de Jean Comby ayant eu la bonne idée de lui rendre hommage lors d'une journée d'études (27 septembre 2001) dont les textes ont été réunis dans l'ouvrage signalé ci-dessus en seconde place — *L'Histoire en christianisme. Hommage*



à Jean Comby —, on peut y trouver toutes les bonnes raisons qu'il y a de continuer à acheter et à diffuser la nouvelle édition de *Pour lire l'histoire de l'Église*.

Ainsi cette appréciation de Claude Prudhomme sur la méthode de Jean Comby dont le récit principal s'accompagne en encadrés de textes soigneusement choisis : « Quand on regarde ce qu'il a pu rassembler au cours de ses travaux, on se rend compte qu'il n'a cessé d'aller aux sources et c'est particulièrement vrai en ce qui concerne l'histoire des missions. Et non seulement il manifeste la volonté permanente d'aller aux sources, mais il a la préoccupation, assez rare dans la tradition des ouvrages synthétiques, de proposer aux lecteurs l'accès aux sources [...] Ses ouvrages sont un modèle de clarté et de pédagogie tout à fait exceptionnelles. » (p. 62-63)

On comprend alors le cadeau qui lui fut fait à la fin de cette journée d'études : « une baguette de sourcier

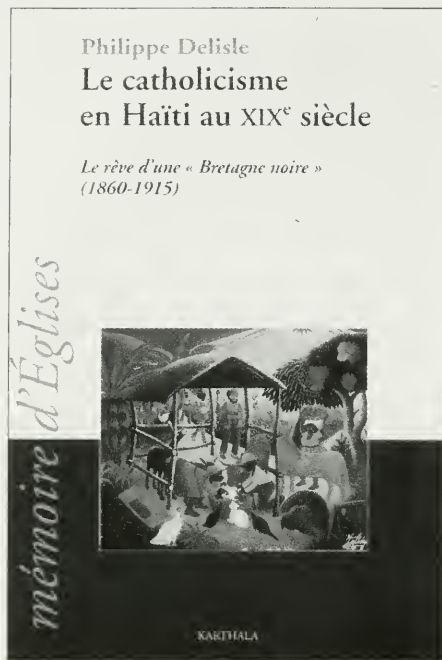
venant du Québec, symbolisant à la fois la communication des sources historiques qu'il a réalisées, l'ouverture missionnaire et le confluent des deux fleuves lyonnais dont il a écrit l'histoire religieuse » (p. 94). (Certains pourtant parlent d'un troisième fleuve irriguant la ville de Lyon...)

Paul Coulon
Institut catholique de Paris

Philippe DELISLE, *Le catholicisme en Haïti au XIX^e siècle. Le rêve d'une « Bretagne noire », (1860-1915), Paris, Karthala, 2003, 24 cm, 188 p. (Collection Mémoire d'Églises).*

L'auteur, spécialisé dans l'histoire religieuse des Antilles, aborde dans cet ouvrage une période essentielle dans l'histoire du catholicisme en Haïti qui s'étend de la signature du Concordat avec Rome en 1860 à l'invasion américaine en 1915. Elle est marquée par le choix de l'État haïtien de promouvoir la religion catholique, porteuse de progrès et « emblème de la civilisation occidentale » pour contrer la présence du culte vaudou, vecteur — selon les gouvernants haïtiens — d'archaïsme, de « barbarie », de régression intellectuelle.

Après avoir exposé le lourd et complexe héritage religieux du pays marqué par un catholicisme empreint des séquelles de la Révolution Française, un culte vaudou amalgamant des croyances venues d'Afrique avec celles nées dans l'île, tout en y mêlant quelques



rites chrétiens, l'ouvrage nous retrace les différentes étapes des négociations avec le Vatican qui aboutissent à la signature du Concordat en 1860.

S'ouvre alors une période de réorganisation de l'Église catholique haïtienne, confiée au premier archevêque de Port au Prince, l'abbé du Cosquer qui fait appel entre autres à la congrégation du Saint-Esprit, aux pères montfortains, aux Filles de la Sagesse pour assurer à la fois l'encadrement paroissial, l'évangélisation des campagnes, et l'enseignement de la jeunesse haïtienne. La Bretagne, qui connaît alors un grand nombre de vocations, devient la principale région pourvoyeuse d'ecclésiastiques. L'auteur avance le chiffre de 564 prêtres bretons partis en Haïti

entre 1864 et 1940. La mission par l'école primaire, en particulier, participe au rêve d'édifier une authentique société chrétienne, favorisant l'essor des écoles congréganistes. Le collège-séminaire Saint Martial, confié à la congrégation du Saint Esprit, sert d'exemple en jouant la carte de la modernité pour attirer les élites, en créant en particulier, une compagnie de pompiers, un observatoire météorologique. Cependant, ce projet de construire une république catholique se heurte à des « idéologies concurrentes » qui évoluent sur ces mêmes terrains d'évangélisation : le clergé catholique dénonce d'abord un début d'implantation de missions protestantes venant des îles britanniques et d'Amérique, ayant reçu les mêmes privilèges de la part du gouvernement que ceux des missionnaires catholiques. Il s'inquiète aussi de l'existence d'une franc-maçonnerie bien présente parmi l'élite haïtienne, bien que l'appartenance à une loge n'exclue pas en Haïti le fait d'être chrétien. Le frein à l'implantation du christianisme le plus difficile à combattre, reste enfin le culte vaudou, en dépit de tous les efforts pour structurer la communauté. Finalement, cette emprise irréductibles du vaudou mais aussi le manque de moyens, l'instabilité politique et l'attachement des élites haïtiennes aux idées libérales auront rapidement raison des projets de "Bretagne noire". Basé sur des archives privées romaines, parisiennes et bretonnes largement inédites, cet ouvrage nous montre l'extrême complexité de la vie religieuse haïtienne.

Catherine Marin
 Institut catholique de Paris

Françoise JACQUIN, *Une amitié sacerdotale, Jules Monchanin Édouard Duperray, 1919-1990*, Éditions Lessius, Bruxelles, 2003, 20,5 cm, 300 p., ill. (coll. Au singulier)

Une amitié sacerdotale

Jules Monchanin
Édouard Duperray
1919-1990

Françoise Jacquin



Lessius

au singulier

Cette correspondance de Monchanin à l'abbé Duperray vient compléter les deux précédentes séries publiées par le même auteur, des *Lettres de Monchanin à sa mère 1913-1957* (Cerf, 1989) et des *Lettres de Monchanin au Père Le Saux 1948-1957* (*Ibid*, 1995) : obéissant aux mêmes critères scientifiques, sensibles dans la précision des notes de bas de pages, et précédée d'une ample intro-

duction qui présente dans toute sa profondeur l'amitié qui continua d'unir ces deux prêtres lyonnais depuis le séminaire, elle est insérée dans la trame de la biographie d'Édouard Duperray (1900-1990). Celle-ci décrit les engagements successifs d'une vocation missionnaire qui forme un saisissant parallèle avec celle de Jules Monchanin (1895-1957). Son départ pour la Chine en 1947, retardé de huit ans par la guerre par rapport à celui de Monchanin en Inde (mai 1939) et l'interruption de sa mission dès 1950, ne doivent pas masquer la similitude de leur visée apostolique : très tôt, ils avaient projeté de s'incorporer comme simples prêtres diocésains dans les nouvelles Églises de leur « patrie d'élection » respective, pour susciter chez les fidèles un christianisme qui se serait assimilé le genre de vie, les façons de penser et de sentir des populations d'accueil. Cela supposait à la fois une connaissance approfondie des cultures étrangères et une rencontre, des échanges fraternels avec leurs représentants : Duperray les pratiqua avec les étudiants de l'Institut franco-chinois de Lyon, durant une vingtaine d'années avant son départ. Une telle démarche ouvrait sur ce que l'on devait bientôt appeler le dialogue interreligieux, c'est-à-dire la confrontation entre les représentations religieuses indienne et chinoise et le christianisme présenté dans ses traits essentiels. Ils pressentaient même qu'une complémentarité se dégagerait à terme entre les deux grandes Églises d'Asie, l'indienne et la chinoise : « L'Inde et la Chine peuvent s'aider beaucoup et ne faut-il

pas refaire dans le christianisme ce que l'histoire a tissé jadis dans le paganisme ? », demandait Monchanin à son ami, en mai 1939 (p. 95).

Dans ce partage d'un idéal missionnaire, nouveau à bien des égards, Monchanin apporta l'élévation de sa réflexion philosophique et mystique et Duperray son sens des relations humaines et sa sensibilité artistique. L'intérêt majeur de cette correspondance est donc d'introduire le lecteur dans l'intimité de ces échanges et au cœur de cette nouvelle visée missionnaire qui, malgré la dure épreuve des faits, ne cessa pas d'être soutenue d'un commun accord jusqu'au bout par les deux amis, comme en témoigne encore Monchanin, un an avant sa mort, dans ce passage d'une lettre du 21 septembre 1956 (p. 248) : « Il faudrait, je pense, une liaison étroite, — doctrinale d'abord — entre *mission intérieure* (Action catholique, Mission de France et ses prolongements prêtres au travail), *missions extérieures* (y compris celles d'Amérique latine) et *œcuménisme*, sans oublier Israël. L'Église cherchant partout son expansion et du même mouvement son approfondissement liturgique, intellectuel, spirituel se tournerait vers le profane (humanisme) recueilli et sanctifié... »

Un second intérêt, non le moindre, touche à l'itinéraire personnel de cet

abbé Duperray, dont la modestie et la discrétion expliquent la disparition de ses propres lettres qui devaient faire partie de la succession, qu'il recueillit, de son ami. Françoise Jacquin le regrette, bien sûr, mais y pallie par un patient inventaire des sources imprimées disponibles et par les entretiens qu'elle eut soin de ménager avec ce prêtre avant sa mort. Elle parvient ainsi à restituer le fort rayonnement de l'abbé Duperray dans le cadre de la paroisse d'avant-garde que fut, entre les deux guerres, Notre-Dame de Saint-Alban dans l'Est lyonnais, puis de la Ligue Missionnaire des Étudiants de France ; après l'expulsion de Chine, de 1952 à 1955, il devint vicaire général de la Société des Auxiliaires des Missions (SAM), société bruxelloise qui avait patronné leur envoi en mission, puis rédacteur en chef de la revue *Mission de l'Église* ; il contribua aussi à la naissance en 1969 du Centre de Recherche de Théologie Missionnaire. Enfin les efforts persévérants de l'abbé Duperray pour faire mieux connaître, en lien étroit avec le P. de Lubac, la pensée et le témoignage de son ami durant la vingtaine d'années qui suivit la mort de celui-ci font l'objet d'un intéressant dernier chapitre.

Jacques Gadille
Université Jean Moulin-Lyon III